

*Pendant une nuit de tempête, Metzengentein, sortant d'un lourd sommeil, descendit comme un maniaque de sa chambre, et, montant à cheval en toute hâte, s'élança en bondissant à travers le labyrinthe de la forêt.*

Edgar Poe.

Maintenant que les cris d'oiseaux se sont tus, et qu'il faut faire attention à conduire prudemment la motocyclette, car un cycliste pourrait déboucher comme un fou à cette heure où les rues n'ont pas de circulation, Rébecca Nul se détache peu à peu du rêve avec lequel son départ est si étroitement lié qu'il se distingue à peine des choses de la nuit. Ainsi allait son rêve, ou du moins ce qu'elle se rappelle encore : elle se trouvait portée par l'une des hautes branches d'un arbre très haut, sous un ciel inégalement sombre, comme si le soleil n'arrivait pas à percer les nuages, et elle avait conscience d'avoir été mise là pour figurer la fleur de l'arbre et pour offrir son épanouissement au soleil quand les rayons triompheraient du brouillard. Des oiseaux volaient autour d'elle, plongeaient et remontaient ; d'autres étaient perchés à portée de ses mains. Plus bas, un homme qui dans le rêve était son mari, Raymond, mais qui ne lui ressemblait pas, grand, maigre et dégingandé tandis que le véritable Raymond est un peu courtaud, s'avavançait avec des manières de chat sur l'une des maîtresses branches, et dans son allure il y avait une menace assez notable. Alors elle avait fait un violent effort pour se dégager du règne végétal et pour reprendre la faculté de se mouvoir, la capacité de donner l'alarme. Avec une émotion intense, elle s'était entendue prononcer les mots « pilleur de nid », cependant que se déchirait brusquement le tissu de son rêve, et qu'elle se retrouvait au lit, toute raide et la gorge serrée, à côté de Raymond qui avait grommelé comme en réponse et s'était tourné vers elle sans cesser de dormir. Pourtant un bruit de volière entraînait dans la chambre, car la fenêtre n'était pas fermée, c'était l'aube, et plus de cent oiseaux chantaient à plein gosier dans le jardin. La petite maison qu'avait louée Raymond Nul était bâtie en dehors de Haguenau, sur la route de Bitch, non loin de la forêt.

Entourée de ces divers chants et de piailllements qu'elle n'écoutait pas mais qui retombaient sur elle comme des gouttes d'eau, tandis que s'effilochaient les images du rêve, Rébecca pendant quelques minutes avait gardé une immobilité complète, et si Raymond s'était réveillé alors et l'avait embrassée, elle serait restée au lit, sans doute, et se fût rendormie plus tard. Elle avait attendu, sentant sa respiration sur son épaule, entendant un léger ronflement. Puis elle avait eu la certitude qu'il ne se réveillerait pas et qu'elle ne retrouverait pas le sommeil. Au lieu de le réveiller, comme elle aurait pu faire, elle s'était abandonnée à des pensées d'espace et de grand air qui provenaient du songe autant que du chant des oiseaux, et ces pensées avaient pris un chemin qu'elle connaissait pour s'y être déjà laissé entraîner plus d'une fois. Ses mains avaient remué premièrement, et elles lui avaient rendu le sentiment de son corps en se portant sur ses petits seins, en caressant son ventre avec amitié, en parcourant tout le beau domaine lisse dont il lui semblait qu'elle s'était retirée pour se concentrer uniquement dans sa tête. « Je ne me hais pas », avait-elle pensé encore. Contrairement aux habitudes de son mari, qui même au mois d'août reposait dans un pyjama complet, Rébecca ne pouvait souffrir sur elle le moindre vêtement de nuit, elle ne pouvait dormir dans une chambre à la fenêtre fermée, et elle couchait nue, sous plusieurs couvertures au besoin et sous un édredon épais qu'elle tirait jusqu'à son cou pendant l'hiver.

Par les fentes des volets, la chambre recevait un jour pâle qui était ainsi que la couleur du froid et qui décourageait de quitter le chaud abri des couvertures. Rébecca, malgré tout ce qui aurait dû la retenir au lit, s'était glissée hors des draps, non pas vite, comme on penserait qu'elle eût fait, mais lentement, et dans la chambre (assez fraîche en vérité pour un matin de mai) elle était restée debout sans bouger pendant un petit moment, comme pour mettre sa volonté à l'épreuve. Ensuite, pour ne point faire de bruit, elle n'avait ouvert ni l'armoire ni la commode où était rangé son linge, elle avait négligé de prendre ses vêtements sur la chaise, et directement elle était allée dans la salle d'eau, qui communiquait avec la chambre et avec le vestibule. Là, après avoir refermé la porte, puisque Raymond ne s'était toujours pas réveillé, elle s'était sentie dans un air libre selon son désir, elle avait eu la certitude que rien ne viendrait faire obstacle à son projet. Mais elle n'avait pas touché aux robinets de la douche ni à ceux du lavabo, ni au bouton d'éclairage, elle n'avait pris aucun soin de son corps, elle avait méprisé de peigner ses cheveux coupés aussi court que sur la tête d'un garçon, elle n'avait pas lavé ses dents, elle n'avait pas fardé ses lèvres, elle ne s'était pas regardée dans le miroir. Sa seule action avait été de retirer de la corbeille à linge sale une petite culotte de nylon crème qu'elle y avait jetée la veille, et de la mettre. Tant pis pour les pantoufles qui auraient protégé ses pieds contre le froid du carrelage, puisqu'elles étaient restées près du lit. Leur absence n'aurait pas empêché Rébecca de marcher sur la surface d'une rivière gelée, si quelque chose (ou quelqu'un) l'avait attirée fortement sur l'autre rive, car, de son propre avis, son caractère ressemblait à celui que l'on attribue aux chèvres, soumis à l'humeur, impulsif et têtu fanatiquement. Il ne s'agissait, d'ailleurs, que de passer dans le vestibule, où était son costume de motocycliste.

Avec des précautions, car la porte criait (mais le chant des oiseaux aurait couvert un bruit plus fort), elle avait tourné la poignée, ouvert, refermé derrière elle. Alors il n'avait plus été nécessaire d'être tant silencieuse. Derrière chaque porte, en effet, se trouvait une pièce vide, la salle d'eau d'un côté, de l'autre le salon (salle à manger aussi), et le risque n'était plus de réveiller Raymond, mais qu'il se réveillât tout seul si elle avait lambiné. Une armoire contenait des manteaux, des imperméables, en nombre moins grand pour l'homme que pour la femme, comme il est ordinaire, et Rébecca avait déplacé sa garde-robe pour prendre dans un coin le seul vêtement qui eût le pouvoir de faire battre son cœur plus vite et de lui donner des pensées d'orgueil, celui qu'elle n'endossait jamais sans une sorte d'exaltation, celui que Raymond regardait toujours avec tristesse et méfiance. C'était une combinaison de cuir noir, très brillant et doublé de fourrure blanche, qui fermait étroitement au cou, aux

poignets et aux chevilles par le moyen de petites courroies. Rébecca l'avait largement ouverte (ce qui lui donnait l'air de la dépouille d'une grande bête à l'instant écorchée), puis, les jambes d'abord, elle s'y était introduite, toute nue sauf la culotte de nylon un peu transparente sur le triangle du poil, et en tirant de bas en haut la languette de la fermeture éclair elle avait clos le sombre étui sur son corps naturellement brun. « Rien n'est aussi doux que cela », s'était-elle dit, avec quelque naïveté car ce n'était que du lapin et elle n'avait pas eu l'occasion de se frotter à de la martre ou à de la zibeline, tandis que le sang lui montait à la tête à cause de la chaleur et d'un léger chatouillement qu'elle sentait sur toute l'étendue de sa peau. « Mon corps est comme un violon dans une boîte capitonnée », avait-elle pensé encore, se rappelant que son mari l'avait comparée à un instrument de la sorte, la première fois qu'il l'avait découverte. Son amant n'avait jamais rien dit de pareil. Raymond, lui, était souvent ridicule par la banalité de ses compliments, mais Rébecca s'était plu à celui-là, et elle n'avait pas besoin d'une glace pour savoir que sa nudité s'apparentait à des feuilles ramassées dans le sous-bois en automne. Tout en se flattant d'analogies, la jeune femme avait chaussé ses pieds de bottillons aussi chaudement fourrés que la combinaison, noirs également, et elle avait glissé les tiges à l'intérieur avant de boucler les courroies des chevilles. Sans bas ni socquettes, car l'armoire du vestibule n'offrait rien de semblable. Elle avait mis de grosses lunettes à verres bombés dans une monture de caoutchouc. Enfin, pour achever ce qu'elle nommait avec une certaine exactitude sa toilette de coureuse, elle avait pris une cagoule (comme disait le vendeur de la bonneterie de Genève où elle l'avait achetée) à peine plus noire que ses cheveux et qui était ainsi que le négatif du loup car elle ne laissait paraître du visage que ce qui est normalement caché par le masque ; elle avait bouclé le col de la combinaison dessus, elle avait bouclé les poignets. De souples gants noirs avaient couvert ses mains.

D'un trousseau de clés accroché au mur, Rébecca s'était servie pour ouvrir la porte, puis elle avait ouvert une petite remise attendant le pavillon, et elle était allée ouvrir la barrière du jardin. Ensuite elle avait remis les clés à leur place et elle avait repoussé la porte. Des oiseaux s'étaient envolés sur son passage, vrillant l'air avec un bruit de projectiles. D'autres, plus loin, chantaient sans s'émouvoir.

Dans la remise, à côté du vélo qui servait à Raymond pour aller au lycée (et ses élèves se moquaient de lui, elle les avait vus, quand il enfourchait la vieille bécane à guidon haut, plaçant sa serviette à cheval sur le cadre rouillé), il y avait la motocyclette de Rébecca. Une grosse Harley-Davidson du modèle le plus récent et le plus rapide, toute neuve, peinte en noir sauf les parties chromées, dont la plus éclatante était le tuyau d'échappement avec ses tubulures souples. Posséder une pareille machine, sans rivale assurément dans la catégorie, n'était pas un bonheur commun pour une jeune personne de dix-neuf ans, et Rébecca s'émerveillait chaque fois qu'elle allait dans la remise observer sa monture (comme une nouvelle mariée qui n'en croit pas ses yeux d'être en possession d'époux) ; elle avait appris les particularités de son bien ; elle se les disait toute seule, elle aurait pu les répéter dans l'ordre de la notice, et si elle n'avait pas manqué d'amies, arrivée depuis peu à Haguenau, par malchance, elle se fût vantée perpétuellement des deux cylindres du moteur, de sa cylindrée totale de mille deux cents centimètres cubes, de sa puissance approchant soixante chevaux au frein... Elle eût été la plus ennuyée des femmes, sans doute, à cause d'une tendance à la pédanterie que Raymond supportait sans se plaindre, mais qu'il lui avait fait remarquer quelquefois. Bah, il était bien question de Raymond ou d'amies éventuelles ! Quand elle était devant la moto, sous le toit du petit garage, elle se trouvait dans un espace différent de l'ordinaire, elle pensait à l'état de franchise insolite qu'à l'égard de son mari lui procuraient les roues garnies de gros pneus à flancs blancs, ou à l'état de servitude non moins inaccoutumée dans lequel elles la tenaient vis-à-vis d'un autre homme, et toutes ses connaissances techniques ne l'empêchaient pas de flatter de la main, souvent, comme on fait au poitrail d'un animal, le projecteur caréné sur la fourche, en avant du guidon, et de murmurer comme une amante au lit : « Jusqu'où m'emporteras-tu, taureau noir ? »

Ainsi Rébecca, après avoir ouvert la barrière qui donnait sur la route, était revenue aux idées qui la prenaient habituellement quand elle était restée plusieurs jours dans la compagnie de son mari, et elle avait posé une main fiévreuse sur le réservoir de la belle machine qui allait lui permettre de s'éloigner de cet homme et de se rapprocher d'un autre. Pourquoi donc s'était-elle mariée, deux mois et demi auparavant ? Il n'y avait plus que quelques litres d'essence dans le réservoir, mais elle ferait le plein (s'était-elle dit) à l'entrée de la ville, car le pompiste savait qu'elle était la femme du nouveau professeur d'histoire et de géographie, et il inscrirait la dépense au compte de Raymond. Les poches de la combinaison étaient vides ; pas plus d'argent que de cigarettes, pas de mouchoir, pas de montre à son poignet, et il n'aurait pas été prudent de retourner dans sa chambre pour chercher tout cela ; en outre, ce dénuement matériel complétait bien sa nudité, et elle avait eu le sentiment d'être saisie déjà par l'homme fort devant lequel elle allait paraître aussi dépouillée que si elle avait fait naufrage et qu'elle fût sortie de la mer à ses pieds. Entre la porte du garage et celle du jardin, un chemin sablé traçait une bande claire, qui était dans l'axe de la motocyclette. Des sapins dressaient une sombre paroi de l'autre côté de la route.

Une main au guidon, l'autre à la selle (qu'elle s'était amusée à border de longues franges qui flottaient dans le vent comme une crinière noire quand elle allait vite), Rébecca avait poussé la moto en avant, et la béquille s'était relevée avec un bruit de culasse. Malgré son poids de plus de deux cent cinquante kilos, elle avait fait rouler la machine hors de la remise. Une petite pente aidait d'ailleurs à la manœuvre. Sur le chemin que le soleil levant dorait, elle avait adressé à Raymond quelques pensées encore. N'allait-il pas se réveiller et paraître ? Et dans ce cas, que faire et que lui dire, comment expliquer ce départ à l'aube, s'il avait demandé des explications ? L'idée qu'il aurait pu vouloir la ramener au Ht, qu'il aurait pu mettre la main à la fermeture éclair et ouvrir la combinaison, saisir son corps nu, lui avait été insupportable. Ce n'était pas pour être saisie par lui qu'elle avait cédé au conseil des oiseaux, et puis elle se sentait fière comme un chevalier en armure quand elle avait revêtu sa combinaison de cuir et qu'elle s'appuyait à la motocyclette comme à un destrier harnaché, et elle avait conscience qu'il fallait choisir son vainqueur pour se remettre à sa discrétion, se rendre à lui en toute humilité et laisser qu'il défit la cuirasse. Elle était

assez femelle, malgré ses airs de jeune homme, pour n'attendre d'une cuirasse rien de mieux que le bonheur de la capitulation et le plaisir de la défaite.

Alors, puisqu'on attendait elle eût risqué d'être reprise et que le chemin ensoleillé descendait devant elle comme pour l'aider à laisser le songe en arrière avec les derniers souvenirs d'étreintes conjugales ou de sommeil partagé, Rébecca avait posé le pied sur la pédale du kick et elle l'avait actionnée deux fois pour faire venir l'essence au carburateur, la moto n'ayant pas quitté le garage depuis plusieurs jours. Puis elle avait tourné la clé de contact et elle avait donné un coup de pied plus violent. Le moteur était parti sans avoir besoin d'autre sollicitation, et elle avait senti une joie impétueuse d'entendre son bruit sourd, à bas régime, tandis que frémissait le cadre de l'engin avec cette sorte d'impatience d'être mis à l'épreuve que les machines puissantes ne montrent pas moins que les chevaux de race. Il lui avait semblé qu'en elle aussi le contact était mis, que la vie était revenue comme au sortir d'une longue hibernation, que son cœur avait retrouvé le rythme normal et que le sang courait à nouveau dans ses artères et dans ses veines comme dans celles de la fille qu'elle avait été, disponible à toutes les chances bonnes ou mauvaises. « Près de Raymond, j'ai une existence de pierre », avait-elle pensé (injustement), s'exaltant à l'idée qu'elle allait désertier le règne minéral et sauter par-dessus le végétal pour rentrer dans celui des espèces supérieures. Elle s'était sentie prête à bondir, ni plus ni moins que la motocyclette.

S'aidant du marche-pied, Rébecca avait enfourché la Harley, elle s'était assise sur la selle large dont elle avait éprouvé l'élasticité avec satisfaction, contente aussi qu'il n'y eût qu'une place, puisqu'elle s'était obstinément refusée à faire ajouter un siège postérieur. De la main droite, elle avait tourné légèrement la poignée d'accélération, tandis que de la gauche elle diminuait un peu l'avance à l'allumage et qu'elle débrayait, puis son pied gauche avait pressé la pédale du sélecteur pour prendre la première vitesse, cependant qu'elle accélérât encore un peu et qu'elle laissât revenir sous ses doigts le petit levier d'embrayage. La grosse moto s'était mise en marche doucement, imprimant au sable du chemin des traces de pneus qui feraient au moins savoir à Raymond que sa femme ne s'était pas changée en oiseau ni en écureuil, comme il feignait parfois de craindre, quand il la plaisantait tendrement sur ses velléités de fuite.

Dormait-il vraiment encore, ou bien s'il s'était aperçu qu'à son côté le lit était vide, quitté depuis peu à juger par la tiédeur des draps ? Pouvait-il n'avoir pas entendu le bruit du moteur, mis en marche à quelques mètres de la chambre ? Sa capacité de simulation, quand il avait décidé de ne pas se fâcher et pour cela d'ignorer ce qui se faisait contre lui de blessant, était si loin au-dessus de la patience la plus exemplaire qu'on ne savait plus s'il fallait lui donner du sublime ou bien le traiter d'insensé ou d'idiot misérable. Le métier de professeur, qui le mettait en butte à des vexations de toute sorte, car, sans qu'on le détestât, ses élèves se seraient laissés battre plutôt que de renoncer à « chahuter Nul », avait évidemment développé cette qualité (ou ce défaut) qu'il reconnaissait volontiers et dont il n'était ni honteux ni fier. Il avait été chahuté abominablement dans la petite ville des Cévennes où il enseignait avant son mariage, et à Haguenau, où sa réputation de victime bénévole n'était pas encore faite et où il avait essayé d'être sévère au début, les scènes de moquerie s'étaient reproduites, sous des formes à peine différentes. Un jour, par exemple, avait-il raconté à Rébecca, sa classe avait organisé un pique-nique pendant le cours d'histoire, et tandis qu'à ces garçons de quinze ans, mêlés de quelques filles, il exposait imperturbablement la décadence de la puissance autrichienne au XIX<sup>e</sup> siècle, ceux-là débouchaient à grand bruit des bouteilles, coupaient le pain, tranchaient de la viande froide et du saucisson, partageaient des tablettes de chocolat, pelaient des fruits, commentaient à haute voix le goût des nourritures et se souhaitaient bonne digestion après s'être souhaité bon appétit quand le cours avait commencé. Personne n'avait été puni, et ils avaient inventé autre chose aux leçons suivantes, et Rébecca n'avait jamais compris si c'était chez son mari faiblesse ou force que cette étrange faculté de fermer les yeux et les oreilles et de se feindre absent dans les moments d'épreuve. Où donc allait-il pendant ces moments-là ? Elle ne l'avait jamais compris non plus. Comme les autres fois, elle avait pensé à lui avec un renouveau de tendresse à l'instant de son escapade, et, pour se donner la certitude au moins qu'elle ne parlait pas en cachette, elle avait ouvert en grand les gaz dès qu'elle avait tourné au coin du pilier blanc où prenait appui la barrière. Le tonnerre habituel avait retenti, et elle s'était trouvée projetée en avant sur l'asphalte ombragé de sapins. D'un petit mouvement du pied, tandis que de la main elle réduisait d'un rien l'admission puis l'ouvrait en grand de nouveau, elle était passée en seconde, et instantanément (semblait-il) l'aiguille du compteur fixé sur le réservoir était montée au-delà du chiffre 80. Alors la motocycliste avait pris la troisième vitesse, puis elle avait coupé les gaz, car à plus de cent dix kilomètres à l'heure elle arrivait aux premières maisons de Haguenau. A moins de s'être bouché les oreilles à la cire, Raymond devait avoir entendu quelque chose, s'était-elle dit en s'éloignant du pavillon, tandis que derrière elle les sapins confondus par l'allure se rapprochaient dans le miroir du rétroviseur comme les murs d'eau de la mer Rouge derrière le peuple d'Israël.

Débarrassée du pharaon imaginaire qui, s'il eût voulu la poursuivre, aurait été englouti par la sombre vague, Rébecca avait pressé vigoureusement la pédale du frein, sur laquelle, en conduisant, était toujours posé son pied droit, de façon à pouvoir parer sans retard aux éventualités de la route. En même temps elle s'était comme arc-boutée entre la selle et les poignées du guidon, car le frein de direction n'était pas serré, et elle savait que la motocyclette est un objet parfois capricieux en cas de ralentissement brusque. Mais tout s'était bien passé, l'asphalte étant uni et sec, et elle avait obliqué à droite sur la piste d'une station de ravitaillement qui se trouvait avant le premier carrefour. Débrayant de la main gauche, freinant encore de la droite et du pied, elle avait arrêté sa machine devant les pompes qui étaient surmontées de globes lumineux pour signaler dans la nuit aux automobilistes que la station ne cessait jamais d'être à leur disposition, et elle avait pressé le bouton d'appel. A plusieurs reprises, elle avait entendu la sonnerie retentir dans la petite maison, dans la chambre du débitant, près du lit ou sans doute il dormait à côté de sa femme. Elle avait vu de la lumière derrière les volets, la porte s'était ouverte, et puis avait paru l'homme qu'elle connaissait et qui l'avait saluée en maugréant un peu. Il devait avoir conscience d'être ridicule en se présentant dans un

manteau court qui laissait jusqu'aux genoux ses jambes nues, et le fait d'être boutonné jusqu'au cou, loin de le rendre plus décent, évoquait sous la gabardine une nudité complète, aussi répugnante que celle des exhibitionnistes qui s'étaient montrés naguère à Rébecca, quand avec son ami Daniel elle allait se promener tard en des lieux mal famés de la banlieue genevoise. Après avoir donné un tour de clé à la serrure de la pompe, l'homme était venu vers la moto, le tuyau à la main, geste qui ne démentait pas trop la comparaison précédente, et il avait introduit le bec dans l'ouverture du réservoir. « Le plein », avait demandé Rébecca, tandis que l'aiguille tournait lentement sur le cadran du distributeur, et la jeune femme avait eu l'impression que c'était de la liberté en puissance qu'elle absorbait comme un alcool, litre par litre, autant qu'en pouvait contenir le gros estomac de métal brillant qu'elle allait tenir entre ses cuisses quand elle serait remontée en selle.

— Vous me reconnaissez, avait-elle dit à l'homme, quand ç'avait été le moment de refermer et d'essuyer le réservoir. Je suis Mme Nul, la femme du professeur qui passe ici le matin quand il va au lycée. Je suis partie sans argent. Vous ferez signe à mon mari, quand vous le verrez, pour qu'il s'arrête et qu'il vous paye.

— Masquée comme vous l'êtes, vous avez plutôt l'air d'un coureur de route, et je n'aurais pas pensé à une dame en vous voyant, avait-il répondu. Mais je connais la moto, bien sûr. Il n'y en a pas deux comme elle dans le pays, et même en Allemagne on aurait du mal à trouver la pareille. Pour ce qui est de votre mari, je n'aurai pas de difficulté. Il n'appuie pas beaucoup sur les pédales, le professeur. S'il prenait la moto, il irait plus vite à l'école, et les gamins le respecteraient davantage.

— La moto est à moi, avait dit Rébecca. Personne d'autre ne la montera jamais.

Contente que son crédit n'eût pas été en défaut, elle avait encore, pour plus de sûreté, fait vérifier la pression des pneus. Puis d'un léger coup de kick elle avait remis le moteur en marche, et elle avait tourné la poignée d'accélération pour le lancer un petit moment à plein régime, comme font les pilotes des avions de ligne avant de prendre la piste d'envol. La rue avait résonné comme un tambour nègre, et le pompiste s'était bouché les oreilles, criant que les gens dormaient encore et qu'il aurait des ennuis. Quels ennuis ? Rébecca était assez femme, malgré son accoutrement, pour ne pas s'inquiéter de cela. Avec un geste de la main pour saluer le capon fou lui conseiller de regagner le lit), elle avait enfourché de nouveau la machine, réduit les gaz, et en première vitesse elle avait quitté doucement la station, à laquelle son éclairage superflu dans le petit matin donnait un curieux aspect de monde en retard. Ensuite, le moteur presque au ralenti, elle s'était laissée glisser indolemment en seconde, passant d'abord devant la gare, puis sous le pont du chemin de fer, traversant un cours d'eau sur un autre pont, puis empruntant à sa gauche le boulevard de circonvallation.

Et maintenant Rébecca Nul roule sur le large boulevard qui porte le nom d'un guerrier de la dernière guerre. « Ce n'est pas la moindre tristesse des villes françaises, pense-t-elle que d'avoir tant de rues étiquetées d'un nom de gendarme. » Elle pense encore qu'en Suisse, où elle est née, on se limite généralement au général Dufour, et elle s'irrite un peu contre Raymond, comme si son métier de professeur d'histoire le rendait responsable ou complice de cette nomenclature abusive. A gauche, la rivière qu'elle a traversée tout à l'heure longe le boulevard, et l'eau paiement verte reflète des pans de murs rouges, des toits gris, des arbres maigres. Plus tard, on verrait des lavandières, mais si quelqu'une se montrait sur la rive à cette heure, on la pourrait soupçonner d'inconduite, ou de vouloir attenter à ses jours. « Comment peut-on désirer la mort ? » pense Rébecca, qui serre entre ses genoux le réservoir vibrant et qui sent une vie généreuse et violente en tous les points de son corps comme en tous ceux de sa monture. Le boulevard a subi des travaux récemment, et le goudron, livré trop tôt peut-être à la circulation, présente une surface ondulée qui fait travailler les ressorts et les amortisseurs hydrauliques sur lesquels est suspendue la moto. Comme pour contrarier les sauts de la roue, la fourche va et vient, avec un mouvement de télescope, sous le regard de Rébecca. Si elle allait plus vite, tous les chocs seraient absorbés, et elle ne sentirait rien que le rythme impérieux du moteur, mais à cette allure et sur cette chaussée semée de bosses elle est soumise à un balancement régulier qui n'est pas plus désagréable que celui d'un bateau voguant sur une eau calme, quoiqu'il la fasse adhérer un peu trop lourdement au caoutchouc mousse et aux ressorts à boudins de la selle. Il en résulte une sorte de massage, un fourmillement au contact du poil de la doublure, et Rébecca, imaginant combien ce serait pire si elle était tout à cru dans la combinaison, se félicite d'avoir songé à se culotter avant de partir. Faute de ce qu'au dernier moment elle a soustrait à la lessive, comment résisterait-elle à l'envie de tourner la poignée des gaz pour faire ronfler le moteur ? Dès qu'elle sera sortie de la ville, il faudra qu'elle accélère ; il faudra que le souci de conduire à grande vitesse supprime jusqu'à l'idée de la sensation importune.

Un peu avant la fin du boulevard, un panneau bleu signale une double bifurcation, et la figure qu'il présente est si serpentine et si embrouillée que les routiers auxquels il s'adresse feront bien de s'arrêter sans doute et de réfléchir avant de l'interpréter, s'ils n'ont pas une disposition spéciale à comprendre les épures. Rébecca ne fut jamais savante en géométrie, mais sa mémoire est sans défaut, et quoiqu'elle n'ait pas eu souvent à le prendre elle n'a aucun besoin de lire des inscriptions ou de suivre des flèches pour connaître le chemin qui va de son mari à son amant. Elle vire à gauche, ce qui la fait passer de nouveau sur la rivière Moder qu'elle a franchie tout à l'heure, et puis, laissant de ce côté la rue au long d'un petit cimetière et la grande route de Wissembourg, elle prend, tout à droite, la route qui va à Lauterbourg, en traversant Marxenhouse, faubourg où se trouve un cimetière encore. Que de cimetières, pense Rébecca ; que de casernes et de terrains militaires dans la triste ville où la mena son mari parce qu'il était trop vigoureusement chahuté ailleurs, comme si ce n'était pas le destin de cet homme tranquille et bon d'être chahuté partout...

Le faubourg n'est pas moins dépeuplé que la ville, les volets des fenêtres y sont fermés pareillement, les réveils attendront près d'une heure avant de sonner dans les chambres, et pourtant, se dit Rébecca, le jour, à la mi-mai, n'est jamais si beau qu'à son début. Ces gens-là sont-ils sourds qu'ils n'ont pas entendu le chant des oiseaux, ne savent-ils pas que la grande forêt est

aux portes de chez eux, noire et verte sous les premiers rayons, jonchée sur la mousse vive et sur les aiguilles mortes de millions d'images du soleil propres à réchauffer leurs cœurs d'avares ? N'ont-ils d'autre souci que le travail et la paye ? Avec un peu de fâcherie, tout à coup, contre le commun de ses frères ou sœurs, contre elle-même aussi parce qu'elle s'est laissée aller à mépriser de pauvres gens, ce qui n'est pas dans ses habitudes, la jeune femme remue la tête comme ferait un cheval assujéti aux œillères, et elle constate encore une fois qu'il n'y a décidément pas une âme (pas un chat non plus) sur la voie publique. Le cycliste imprudent qu'elle craignait de rencontrer en ville et qui ne s'est pas montré se montrerait-il à Marxenhouse ? Elle n'en croit plus rien, les carrefours sont rares, la sortie du faubourg, que l'on voit au bout de la longue rue, est parée par le soleil levant d'un éclat de terre promise, les gendarmes ne seront pas à leurs postes avant que la circulation n'ait repris. Alors Rébecca caresse de la main la courbe bien fuselée (selon son goût) du réservoir, geste qu'elle a vu faire aux cavaliers sur l'encolure, puis elle revient à la poignée d'admission et elle ouvre en grand l'entrée des gaz. En seconde vitesse, comme elle est, la moto répond à la sollicitation avec la promptitude d'une pièce d'artifice que l'on a mise à feu. Sa conductrice ralentit à peine le régime, débraye de l'autre main, passe en troisième d'un mouvement du pied beaucoup plus rapide que le coup d'éperons des cavaliers auxquels il vient d'être fait allusion, et presque aussitôt, quand l'aiguille du compteur atteint cent vingt, le moteur allant à près de cinq mille tours à la minute, elle répète la manœuvre pour passer en quatrième. A chaque fois qu'elle embraye ainsi sur la lancée du moteur (comme font les pilotes de course, lui a dit Daniel), il semble qu'une main puissante la jette en avant plus vite encore. Tant pis pour les disques de l'embrayage, qui s'useront tôt (lui a dit Daniel également) d'être mis à pareille épreuve. Ménager est tout ce que hait l'épouse du professeur d'histoire, la maîtresse de Daniel Lionart qui se fait passer pour professeur aussi quoiqu'il n'enseigne pas, et dans les raisons qu'elle a d'aimer ces deux hommes la meilleure est assurément que ni l'un ni l'autre n'ont jamais essayé de lui donner plus de modération ou de mesure, si le premier la laisse libre de s'enfuir à moto quand elle veut et l'accueille au retour sans lui poser de questions, si le second la traite en esclave quand il la saisit et l'affranchit tout de suite après qu'il a satisfait son désir. La prudence ne lui semble pas aussi détestable que l'avarice, la réserve ou l'économie, cependant que sa vitesse approche le cent cinquante à l'heure avant qu'elle soit sortie du faubourg. Elle a serré le frein de direction, car elle croit se rappeler qu'il se trouve un petit caniveau hypocrite et des irrégularités de surface à la hauteur des dernières maisons. C'est en se penchant un peu d'un côté ou de l'autre, quand il en est besoin, qu'elle se maintient sur la ligne voulue, qui est absolument droite sur plusieurs kilomètres. Entre ses jambes écartées par le réservoir, le moteur va de toute la force des deux énormes cylindres, chose vivante, frémissante et furieuse à tel point que ce déchaînement ne cesse de l'émerveiller comme au premier instant qu'elle en eut la révélation. Quelle brute ! Le bruit qu'il fait doit s'entendre jusqu'à l'autre banlieue de Haguenau, jusqu'au pavillon et jusqu'au lit où Raymond étend peut-être un bras vers la place vide ; il résonne certainement dans la caserne des gendarmes ; Rébecca s'amuse à l'idée de son écho dans les longs couloirs crasseux, à celle de l'aboïement des chiens policiers derrière les grilles.

Quand elle jaillit hors de l'espace bâti et qu'elle entre en forêt, l'aiguille du compteur est à cent cinquante, et sa main réduit les gaz tandis que par une double et rapide inclinaison du corps elle guide sa monture sur un léger coude de la route qu'elle connaît bien d'ailleurs et qui ne demande presque aucun ralentissement. Ensuite, la ligne droite reprend sur une dizaine de kilomètres, jusqu'à Soufflenheim, et cette rectitude avec laquelle comme au couteau l'espace est tranché donne un certain vertige qui se peut rapporter à celui du fil à plomb, car elle attire à la façon d'un abîme profondément vertical sur lequel on se penche. Charme étrange de la ligne d'abeille, saura-t-on jamais ce qui pousse l'insecte à se ruer tout droit de la sorte, si c'est avec ivresse, bonheur, rage, soif d'arriver au bout de son existence, ou par quelque sens de l'espace dont l'homme n'a pas été pourvu mais qu'il soupçonne à l'occasion ? Ainsi la vitesse rassemble les hauts sapins noirs en parois comme d'un défilé creusé dans une roche plutonienne (le choc n'en serait pas moins dur), et la route a l'apparence d'un sentier étroitement encaissé, noir aussi, qui aboutit peut-être au soleil. Plutôt que de conduire une motocyclette, Rébecca penserait qu'elle pointe un canon vers une cible lumineuse, ou encore qu'elle est obus elle-même dans l'âme de ce canon. Ce qui devrait l'encourager à tenir ferme le guidon et à fournir tout ce qui se peut de gaz au moteur. Pourtant elle tourne la poignée, coupe l'admission complètement, laisse la moto ralentir sur sa lancée pendant un peu plus de deux kilomètres, et quand elle arrive devant un banc, qui est sur le bas-côté gauche, elle freine, passe une vitesse inférieure, traverse la route et s'arrête en face des planches moussues. Elle met pied à terre, place la machine en position de repos sur sa béquille ; elle se couche de tout son long sur le banc vieux, la face tournée vers le ciel. Car soudain elle a pensé à l'heure, quoiqu'elle n'ait pas pris de montre. Le temps pourrait lui être revenu en mémoire à cause de la trouée dans l'espace que figure si nettement la route forestière, ou pour une raison moins facilement discernable, ou sans raison du tout, peu importe. L'important est qu'il ne doit pas être beaucoup plus de cinq heures, puisqu'elle s'est levée à l'aube et que tout donnait encore dans la ville ; or la distance à franchir jusqu'à Heidelberg est d'environ cent trente kilomètres (dont la moitié d'autoroute) depuis l'endroit où elle se trouve, et pour son dernier trajet, allant vite, elle n'a mis que quatre-vingts minutes, malgré la traversée de Karlsruhe où l'on est toujours retardé. Daniel Lionart, elle s'en souvient sûrement, déjeune à neuf heures (sur la terrasse de sa maison quand il fait aussi beau que ce matin). C'est donc près de trois heures qu'il lui faut perdre pour ne pas arriver trop tôt au grand chalet qui domine la vallée du Neckar, et voilà qu'elle regrette sa montre et se traite de sottise et de niaise pour l'avoir laissée sur la table de chevet.